QUELQUES

RÉFLEXIONS

SUR

LES RAPPORTS DES MÉDECINS

AVEC LA SOCIÉTÉ;

PAR J. B. MONFALCON,

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE PARIS, L'UN DES COLLABORATEURS DU DICTIONNAIRE DES SCIENCES MÉDICALES ET DE LA BIOGRAPHIE MÉDICALE, L'UN DES RÉDACTEURS DU JOURNAL COMPLÉMENTAIRE DU DICTIONNAIRE, ANCIEN CHIRURGIEN DE L'HÔTEL-DIEU DE LYON, MEMBRE CORRESPONDANT DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS DE MÉDECINE, etc.

Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur.

PARIS. — 1818.



AU MEILLEUR DES PÈRES, A MON AMI

V. MONFALCON;

A LA PLUS TENDRE, A LA PLUS CHÉRIE DES MÈRES,

MARIE-FLEURIE CHANINET.

Recevez avec votre bonté accoutumée cet hommage que je rends à vos précieuses qualités, à vos rares vertus; et ce gage d'une reconnaissance et d'un amour qui ne s'éteindront qu'avec mes jours.

J. B. MONFALCON,
DOCTEUR-MÉDECIN.

A MES AMIS, MES BONS AMIS

CLAUDE PERROUD,

ANCIEN CHIRURGIEN-MAJOR, DOCTEUR EN MÉDECINE A VILLEFRANCHE, etc.

ET

JEAN-ETIENNE-FÉLIX LADEVEZE,

DOCTEUR-EN MÉDECINE, ANCIEN CHIRURGIEN-MAJOR DE L'ARMÉE DU NORD, CHIRURGIEN EN CHEF DE LA GARDE NATIONALE DE SAINT-GALMIER, etc.

Lorsque je débutai dans la Littérature médicale, je vous dédiai mon essai (1); il fut reçu avec indulgence, et je redoublai de zèle. Aujourd'hui, comme je fis alors, je place cet ouvrage sous la sauve-garde de cette amitié qui fait le charme de notre vie.

J. B. MONFALCON,
DOCTEUR-MÉDECIN.

---

(1) Mémoire sur l'état actuel de la Chirurgie, par J. B. Monfalcon, 1 vol. in-8.° Paris, 1816, 240 pages.

QUELQUES

RÉFLEXIONS

SUR

LES RAPPORTS DES MÉDECINS

AVEC LA SOCIÉTÉ.

Le médecin le plus habile est celui qui réunit à la vieillesse un véritable savoir. Les années n'ont rien ôté à ses connaissances; l'âge a mûri son jugement : non moins instruit que le jeune homme, plus exercé dans l'art d'observer, il a encore, pardessus lui, le précieux avantage d'une grande expérience. Il est vieux médecin celui qui est judicieux dans les conseils, intrépide dans les périls, habile à prévoir l'avenir, fécond en ressources, et doué d'une grande sagacité. Le talent vieillit un jeune homme; l'ignorance fait d'un vieux praticien un élève; ce qui manque à l'âge le savoir le compense. Ce n'est pas en découvrant une tête garnie de cheveux blancs qu'un médecin peut prouver du mérite; c'est dans une conférence médicale, mais surtout au lit du malade. Les anciens statuaires ne dépouillaient pas de cheveux la tête d'Esculape; en effet, jamais la calvitie ne fut une preuve, un garant du génie.

Un jeune homme peut être grand médecin; il est difficile qu'un vieillard soit grand chirurgien. Celse veut que le chirurgien soit jeune, ou du moins peu avancé en âge. Alors, et seulement alors, il unit le feu de l'imagination à la dextérité et à l'habileté de la main; rarement un vieil opérateur osera autant qu'un jeune homme; l'âge lui com-

munique une circonspection excessive qui dégénère quelquelquefois en timidité.

Regarder comme le meilleur médecin celui qui a vu le plus grand nombre possible de malades est un préjugé fort commun : le peuple ne demande pas, a dit Zimmermann, si tel médecin est instruit, pénétrant, homme de génie, mais s'il a des cheveux blancs ; pour lui un homme âgé est nécessairement plus habile qu'un jeune homme, et il conclut de ce qu'il a plus vu qu'il a dû penser davantage. Aussi combien de fois refuse-t-il sa confiance à des jeunes gens du plus grand mérite, tandis qu'il la prodigue inconsidérément à des vieillards indignes de toute estime.

Lorsqu'un médecin arrive à un âge avancé après une longue et heureuse pratique ; lorsqu'un savoir généralement reconnu lui a acquis une considération méritée, honoré dans le monde, vénéré et chéri de ses jeunes confrères, il achève glorieusement une carrière qu'il a parcourue avec tant de distinction ! Qui n'a pas éprouvé un vif sentiment d'admiration et de respect en abordant ces illustres vieillards, dont la tête outragée par le temps, mais conservant encore tout le feu de la jeunesse, rappelle l'image des grands hommes de l'antiquité ? Il n'est pas de spectacle plus imposant, il n'est rien d'aussi respectable que la vieillesse d'un médecin qui a passé sa vie dans l'exercice des devoirs de sa profession, et de plus légitime que l'estime profondément sentie qu'il inspire.

Mais accorder une grande considération à un médecin, uniquement parce que l'âge a ridé son front et blanchi ses cheveux ; mais refuser l'art d'observer, je dis plus, l'expérience aux jeunes gens, parce qu'ils sont des jeunes gens, n'est-ce pas un préjugé contre lequel la raison et l'intérêt de l'humanité ne sauraient trop réclamer ? Tandis que la vieillesse affaiblit en général les facultés intellectuelles de tous les hommes, un médecin ignorant jouirait-il du privilége exclusif de recevoir d'elle l'expérience et le jugement dont il a manqué toute sa vie ?

Les jeunes gens, disent les vieillards, ont peu de patience, nulle assiduité, nulle circonspection ; leur impétuosité les entraîne ; nous seuls savons interroger la nature, juger mûrement, persévérer avec constance dans nos résolutions, bien observer la marche des maladies ; un long exercice nous a éclairés sur leurs complications et leurs variétés ; familiarisés avec elles, au premier coup d'œil, nous savons discerner leur véritable caractère, malgré l'obscurité de leurs signes ; instruits par une grande pratique, nous seuls connaissons bien l'action des médicamens, et le choix qu'il convient de faire parmi eux ; enfin, à la connaissance parfaite du génie des maladies, nous joignons encore un autre avantage non moins précieux, celui d'une méthode sûre, invariable, et sanctionnée par une longue expérience.

L'âge, répliquent les jeunes médecins, diminue inévitablement l'énergie des facultés intellectuelles. Il est reconnu qu'on ne peut nous disputer l'avantage d'une grande mémoire ; la mémoire donne la science, et suivant Galien, la science est l'expérience. Cette précieuse faculté manque de bonne heure aux vieillards. Les objets exercent sur nous une impression plus vive ; nous sommes plus aptes à observer et à agir, plus féconds en ressources, plus indépendans de tout système, moins esclaves de nos opinions, plus audacieux dans les dangers : ce n'est point par les années, c'est par le savoir qu'un médecin doit être estimé.

Un jeune médecin a consumé la plus belle moitié de sa vie dans les écoles, il a suivi les hôpitaux avec zèle, fréquenté les bibliothèques avec assiduité ; nulle partie de la théorie ne lui est étrangère, et après une étude si longue, si laborieuse de l'art de guérir, il vient demander à la société une confiance dont il se croit digne par son savoir ; la carrière nouvelle qui s'ouvre devant lui, n'est pas moins difficile que celle qu'il vient de parcourir. Des écueils l'environnent de toutes parts : la théorie si belle, si attrayante dans les amphithéâtres n'est plus qu'un guide infidèle ou insuffisant auprès des malades ; tout est généralité dans les livres,

tout est particularité dans la pratique. Qu'elle est difficile la position d'un médecin qui débute dans le monde! Combien il s'intéresse aux premiers malades qui réclament ses soins! Avec quelle attention il analyse tous les symptômes d'un mal caché! Que de réserve dans le choix et l'emploi des médicamens! Si tel malade guérit, le cas fût-il des plus simples, et du nombre de ceux qui ne réclament que le régime, mille voix célébreront le savoir du nouveau docteur, la renommée répandra de toutes parts, en le grossissant, le bruit de ses succès, la confiance naîtra aux cris répétés de la reconnaissance, et le tranquille spectateur des efforts de la nature sera aux yeux de tous un génie qui commande à la mort. Mais qu'un mal terrible enlève en peu de jours un individu dans la fleur de l'âge, que des accidens consécutifs conduisent au tombeau cet infortuné auquel il a retranché un membre, ou ce calculeux qu'il a délivré de la pierre, l'injustice et la mauvaise foi se liguent contre lui; on accuse sa jeunesse, on lui conteste ses connaissances; il rencontre partout la prévention la plus aveugle; les imputations les plus calomnieuses le poursuivent, et quelquefois il est contraint d'aller chercher au loin, et plus d'équité, et des cas moins malheureux.

Quel travail, que de peines à souffrir, que d'obstacles à surmonter avant que ce médecin modeste, qui ne tient à aucune coterie, dont le nom n'est pas accompagné de trente titres académiques, qui est sans prôneurs et sans cabale, et qui n'a que beaucoup de savoir pour toute recommandation, se fasse jour à travers l'obscurité qui le couvre, se fraye un passage à la célébrité parmi la multitude empressée de courir au même but, et arrive au niveau d'un ignorant qui n'a eu souvent qu'à paraître pour occuper toutes les voix de la renommée!

En général les jeunes médecins sont bons, humains, compatissans, prompts à croire aux promesses dont on les flatte; ils chérissent leurs malades comme des frères, nul obstacle ne se présente à leurs yeux, et leur imagination

séduite les persuade que pour réussir dans le monde il suffit de servir les hommes et de les aimer.

Un jeune médecin désire avec impatience l'époque où il jouira d'une considération générale ; incertain sur la destinée qui l'attend, il s'inquiète, s'agite, se plaint de sa situation. Lorsqu'il fréquentait les écoles, il regardait comme le moment de son bonheur celui où il n'aurait plus besoin des leçons de ses maîtres ; maintenant qu'il est délivré de ce fardeau, et que le titre de docteur lui permet d'en exercer les fonctions, il voudrait que les années eussent mûri ses traits, sa jeunesse lui paraît un obstacle invincible à ses succès, il soupire après le moment où la confiance de ses concitoyens le récompensera de tant d'années employées à l'étude de son art. Un médecin qu'une clientelle nombreuse prive de tous les plaisirs, regrette le temps où, plus heureux, il pouvait se livrer à ses penchans, et surtout jouir de sa liberté ; il se rappelle avec une douce satisfaction l'époque de ses études ; il compare avec amertume l'indépendance de sa jeunesse au dur esclavage dans lequel son ministère le réduit, et s'il sourit quelquefois au spectacle du bien-être que de longs et pénibles travaux lui ont acquis, la vue de ses cheveux blancs empoisonne bientôt toute sa joie.

Le médecin appelé à une pratique étendue, doit posséder cette sensibilité, cette douceur, cette facilité d'humeur sans laquelle l'esprit est presque toujours dangereux pour celui qui s'en sert, et incommode pour ceux contre lesquels il est dirigé. Que son aménité peinte dans ses manières et ses discours soit le premier de tous les moyens qu'il emploie, et que le malheureux trouve en lui, non un homme dur, farouche, inhumain ; mais un ami aussi ingénieux à lui faire croire à l'espérance et au bonheur, qu'habile à le guérir des maux dont il est affligé. Heureux celui que la nature a fait aimable, humain, compatissant ! Heureux celui qui pour paraître sensible n'a pas besoin d'étudier ses gestes, de modérer les éclats brusques et impérieux de sa voix, de réprimer un caractère violent et hautain, et de

cacher sous des dehors affectueux un cœur froid, indifférent, et fermé aux douces impressions de la pitié!

Que le médecin se défende avec soin de cette froideur, de cette taciturnité ordinaires aux hommes qui n'ont jamais su ou voulu rompre leur humeur austère et chagrine. En vain prétendrait-il s'excuser par l'attention profonde qu'exige l'investigation des maladies; rien ne peut le dispenser de cette urbanité par laquelle la science s'embellit; rien dans son noble ministère n'exclut l'art important de gouverner le public avec une force que l'on modifie suivant le besoin et la trempe si diverse des esprits. Nul arrêt d'Esculape ne défend aux médecins de sacrifier aux grâces.

Les femmes, à qui la nature a donné des nerfs d'une extrême irritabilité, une organisation molle, faible, et toute en sensations; les femmes, à qui elle a prodigué tous les charmes, toutes les grâces et le don de plaire, mais qui leur a fait expier ces précieux avantages, en leur donnant une constitution trop-délicate, et en les assujétissant à des maladies particulières à leur sexe, non moins douloureuses que multipliées; les femmes, que l'enfantement expose à tant de dangers, et livre à de si cruelles souffrances, sont surtout intéressées à trouver dans leur médecin un caractère prévenant et doux, un esprit flexible et liant, un cœur affectueux et sensible. Jamais, s'il est indifférent et hautain, il ne parviendra à leur plaire; jamais il n'obtiendra leur bienveillance s'il est impérieux et dur : politesse, douceur, patience à toute épreuve, attentions délicates; voilà les qualités qu'elles ont droit d'exiger dans celui qu'elles chargent du soin de leur conservation ; rassurées par des procédés remplis d'égards, entraînées par un langage qui provoque la confiance, elles le mettent bientôt dans la confidence d'une constitution délicate et faible ; elles lui révèlent mille petits secrets qu'elles ont besoin d'épancher, mais qu'elles veulent déposer dans le sein de l'amitié, et non divulguer aux yeux de l'indifférence ; elles lui confient ce qu'elles ont de plus cher, la vie de leurs enfans; c'est de ses mains qu'elles les reçoivent;

enfin, lorsqu'elles ont jugé son ame en rapport avec leur caractère, il est pour elles un consolateur, un appui, et devient en quelque sorte nécessaire à leur existence.

Il ne faut pas regarder la médecine comme une science incompatible avec l'usage du monde, elle ne dispense pas celui qui l'exerce, de ces grâces, de cette douceur de mœurs qui font le charme de la société ; on peut être médecin, et cependant homme de bonne compagnie. L'art de plaire et l'art de guérir ont entre eux les plus intimes connexions.

Quelques jeunes médecins, trop passionnés pour l'étude, ne vivent qu'avec des livres, et se dérobent à la société pour se livrer à leurs recherches savantes ; cette occupation constante leur donne un air embarrassé et un maintien timide dont ils ne peuvent jamais se corriger, et qui nuisent quelquefois aux succès auxquels les appellent la multiplicité et la profondeur de leurs connaissances. Tout homme public ne doit rien négliger de ce qui peut assurer sa réputation ; tout médecin doit apporter autant de soin à acquérir ce qui peut lui manquer en agrémens extérieurs, qu'à perfectionner et son esprit et ses vertus.

Recommander au médecin l'usage du monde, ce n'est pas vouloir en faire un petit-maître ou un plaisant de société ; lui défendre le pédantisme ou une gravité outrée, ce n'est pas lui prescrire de se livrer sans mesure à des amusemens très-agréables et très-innocens en eux-mêmes, mais peu compatibles avec la dignité de son caractère. Telle est la sévérité du public, qu'il pense mal d'un médecin trop habile dans les arts, ou dans les sciences qui n'ont pas un rapport direct avec sa profession ; celui qui vit sans cesse au milieu des fêtes, et qu'il voit constamment occupé de délassemens futiles, lui paraît d'un caractère trop léger et très-indifférent pour son art. Renoncer à ses goûts les plus chers, faire une entière abnégation de soi-même, tel est le devoir imposé aux médecins ; ils appartiennent à la société, elle leur demande compte de tous leurs instans.

La culture des lettres ne fait point partie essentielle des

études d'un médecin ; il peut être habile et médiocrement versé dans la littérature ; cependant occupant un rang distingué dans le monde, et y paraissant même comme savant, quelle idée donnerait-il de lui s'il était contraint de garder un honteux silence sur les objets qui n'ont pas un rapport direct avec sa profession, ou si son ignorance lui arrachait à chaque instant des inepties sur des matières familières à tous les hommes qui ont reçu une éducation libérale? Combien de médecin du premier ordre ont acquis une renommée méritée, par l'étendue et la variété de leurs connaissances littéraires ! Tel n'est pas, il est vrai, le genre de gloire qu'un médecin doit ambitionner ; mais n'eût-il d'autre but que de former son goût, il n'aurait pas besoin de nouveaux motifs pour se livrer à des études qui n'ont rien d'incompatible avec l'exercice de sa profession : qu'il ne sacrifie pas à des objets accessoires un temps précieux, dont la société lui demande compte ; qu'il fasse de la littérature un délassement et non son occupation exclusive, et on ne pourra que le louer des soins qu'il donne à la culture de son esprit.

Nulle profession ne commande des mœurs d'une pureté plus irréprochable que celle de médecin : dépositaire des secrets des familles, confident intime des femmes, tout puissant sur l'esprit de ses malades, un homme de l'art est uni à la vertu par les liens les plus puissans. C'est pour le bien de la société qu'il doit employer la grande considération dont il est investi ; les hommes qui lui confient aveuglément ce qu'ils ont de plus cher, l'honneur de leurs femmes et de leurs filles, ont droit d'exiger de lui des mœurs pures. La décence la plus scrupuleuse, la probité la plus sévère, la tempérance, sont des qualités qu'il doit posséder au plus haut degré. Maître quelquefois de la réputation de ceux qui lui ont accordé leur confiance, à quelle ignominie ne se dévouerait-il pas, si par faiblesse ou légèreté, il dévoilait des mystères qui devaient être cachés à tous les yeux ! Là, c'est une victime infortunée

études d'un médecin ; il peut être habile et médiocrement versé dans la littérature ; cependant occupant un rang distingué dans le monde, et y paraissant même comme savant, quelle idée donnerait-il de lui s'il était contraint de garder un honteux silence sur les objets qui n'ont pas un rapport direct avec sa profession, ou si son ignorance lui arrachait à chaque instant des inepties sur des matières familières à tous les hommes qui ont reçu une éducation libérale? Combien de médecin du premier ordre ont acquis une renommée méritée, par l'étendue et la variété de leurs connaissances littéraires! Tel n'est pas, il est vrai, le genre de gloire qu'un médecin doit ambitionner; mais n'eût-il d'autre but que de former son goût, il n'aurait pas besoin de nouveaux motifs pour se livrer à des études qui n'ont rien d'incompatible avec l'exercice de sa profession : qu'il ne sacrifie pas à des objets accessoires un temps précieux, dont la société lui demande compte; qu'il fasse de la littérature un délassement et non son occupation exclusive, et on ne pourra que le louer des soins qu'il donne à la culture de son esprit.

Nulle profession ne commande des mœurs d'une pureté plus irréprochable que celle de médecin : dépositaire des secrets des familles, confident intime des femmes, tout puissant sur l'esprit de ses malades, un homme de l'art est uni à la vertu par les liens les plus puissans. C'est pour le bien de la société qu'il doit employer la grande considération dont il est investi; les hommes qui lui confient aveuglément ce qu'ils ont de plus cher, l'honneur de leurs femmes et de leurs filles, ont droit d'exiger de lui des mœurs pures. La décence la plus scrupuleuse, la probité la plus sévère, la tempérance, sont des qualités qu'il doit posséder au plus haut degré. Maître quelquefois de la réputation de ceux qui lui ont accordé leur confiance, à quelle ignominie ne se dévouerait-il pas, si par faiblesse ou légèreté, il dévoilait des mystères qui devaient être cachés à tous les yeux! Là, c'est une victime infortunée

de la séduction, qui implore son secours et le secret; ici, c'est un père, un mari qui avoue les funestes résultats d'une jeunesse abandonnée à la fougue des passions. Quelles que puissent être les confidences ou les révélations que son ministère le met dans le cas de recevoir, l'honneur lui fait un devoir de les taire, même au péril de sa liberté et de sa vie; cette loi ne souffre aucune modification; la discrétion la plus absolue est l'un des premiers devoirs des médecins.

Lorsqu'une maladie épidémique se déclare, loin de fuir les lieux qu'elle dévaste, un médecin doit, sans hésiter, sacrifier ses jours au salut de ses concitoyens : le théâtre de la mort, voilà le poste que l'honneur lui assigne.

Un cœur généreux et sensible fait briller le talent d'un nouvel éclat; nulle vertu n'honore davantage celui qui exerce l'art de guérir que la bienfaisance. Combien de titres l'attachent aux intérêts des malheureux! Ils n'espèrent qu'en lui; c'est de lui seul qu'ils attendent du soulagement à leurs maux; leur premier besoin est d'épancher leur ame dans la sienne, son premier devoir doit être de prêter une oreille attentive au récit de leurs souffrances, et de ranimer leur courage flétri par l'indigence et la douleur. Mais ce n'est pas assez de les consoler, il faut encore les secourir; l'humanité, la nature de ses fonctions; tout lui prescrit d'écouter la voix suppliante du pauvre. Est-il une satisfaction plus pure que celle que l'on goûte à sécher les larmes des malheureureux? Est-il une félicité plus grande que celle de recueillir autour de soi des témoignages de vénération et d'amour? Un médecin bienfaisant répand de toutes parts la consolation et le bonheur; ses talens, son temps, sa fortune, il emploie tout pour apaiser les cris déchirans de la misère; celui qu'il vient de rappeler à la vie est pour lui l'objet d'une amitié délicate et attentive; c'est peu de lui avoir prodigué tous les secours de l'art, il veille encore à ses autres besoins.

Les soins désintéressés donnés aux malheureux restent

rarement sans récompense; et presque toujours le médecin trouve dans la bienfaisance le principe de sa célébrité. Lorsqu'il parviendra à une grande réputation, qu'il se garde d'oublier ceux auxquels il doit son instruction et sa fortune : cette ingratitude, ordinaire à ceux qui ont simulé la bienfaisance pour conquérir l'estime publique, ne trouvera jamais place dans le cœur de l'homme vraiment vertueux. Etre riche, n'est pour lui que la facilité d'exercer librement son penchant favori; il ne rebute pas l'indigent qui implore son secours, il le prévient, et se partage entre le séjour de la fortune et l'asile de la misère.

Peu de qualités sont plus nécessaires au médecin dans l'exercice de son ministère, que la prudence. Conserver sa réputation, est un soin qui exige de lui une attention continuelle. La décence la plus attentive doit présider aux soins qu'il donne aux femmes. Il se défiera de son jugement, et ne prononcera sur la nature et l'issue d'une maladie, qu'après avoir mûrement réfléchi. Tel est le penchant des hommes à l'accuser de l'impuissance de la nature, que dans toutes les maladies graves, la prudence veut qu'il réclame les lumières de ses confrères, autant pour se mettre à couvert des atteintes de la malveillance, que pour donner au malade, s'il se peut, des secours plus efficaces. Appelé à traiter des maladies dont l'existence avérée pourrait porter le trouble dans une famille, le médecin prendra les précautions les plus grandes pour ne point compromettre sa réputation et les secrets qui lui sont confiés.

De toutes les calomnies lancées contre les médecins, il n'en est pas de plus odieuse et de plus répandue que l'accusation d'irréligion. Ils ne sauroient trop réclamer contre ces dénominations d'athées et d'esprits forts, dont les gens du monde flétrissent avec tant de légèreté ceux qui cultivent une science, que les liens les plus forts, les plus étroits unissent au christianisme. Un médecin ne peut être anatomiste et athée; car il n'est pas de plus forte preuve de

l'existence de Dieu, que les merveilles de notre organisation. Le rapport admirable de la structure et des fonctions de toutes les parties du corps humain, la merveilleuse disposition des os, des muscles; la distribution des artères et des veines, tout dans cette étude atteste une intelligence supérieure. Il suffit de l'anatomie d'un cheveu pour confondre tous les raisonnemens des matérialistes. Les médecins sont nécessairement religieux; les sciences médicales, loin de tendre à déprécier le christianisme, contribuent directemeut à en démontrer la vérité; et rien dans les écrits des auteurs célèbres, les ouvrages publiés par les Sociétés de médecine, et les leçons professées dans les Facultés, ne peut conduire à l'athéisme, et mériter aux médecins l'odieuse accusation d'irréligion. Avec quelle injustice ne sont-ils par traités? En butte aux sarcasmes des philosophes et des auteurs dramatiques, victimes chaque jour des jugemens les plus ineptes, condamnés à la privation de tous les délassemens, de tous les plaisirs; appartenant à tous, excepté à eux-mêmes; esclaves de l'opinion publique; souvent exposés dans la pratique de leur art à des dangers qui compromettent leur existence, ils ont encore continuellement à se défendre contre les imputations les plus calomnieuses. Nulle profession n'est asservie à des désagrémens plus multipliés et plus sensibles; il n'en est point sur laquelle la malignité s'exerce avec plus d'opiniâtreté et de violence. Combien de médecins puisent dans cette religion dont on les croit si faussement ennemis, la force d'ame nécessaire pour surmonter les dégoûts dont on les abreuve dans le monde (1)!

---

(1) J'ai prouvé jusqu'à l'évidence l'absurdité des raisons alléguées pour expliquer la prétendue irréligion des Médecins, dans l'article *Médecin*, du Dictionnaire des Sciences Médicales. Venger la Médecine de ses ennemis, signaler et vouer à l'infamie les charlatans de toutes les espèces, faire connaitre à ceux qui exercent l'art de guérir toute la dignité de leur ministère, et les devoirs qu'ils ont à remplir envers la société en général, et

La médecine de l'esprit, ou la connaissance du moral de l'homme, importe beaucoup au médecin ; elle est souvent la seule qu'il puisse employer. Ce ne sont pas toujours les médicamens qui sauvent un malade : de sages conseils, des discours qui éclairent sa raison et détruisent ses préjugés ; des témoignages d'amitié qui touchent son cœur, sont des moyens bien plus puissans pour le rendre à la vie. Celui qui connaît les caractères des passions, modère leurs mouvemens, les dirige à son gré, et détournant leur influence funeste, arrache à la mort une foule de victimes. Celui dont tout le savoir consiste à dresser une ordonnance, voit périr sous ses yeux, et sans pouvoir soulager un mal dont il ignore la nature, des infortunés, qui meurent en cachant soigneusement la plaie qui les consume et qu'ils entretiennent.

Il convient qu'un médecin s'associe de bonne heure une compagne. Jean-Jacob Treyling a beaucoup déclamé contre le mariage, et cependant il avoue que le vulgaire

---

leurs malades en particulier : tel est le but de cet important article. On parle depuis long-temps de la nécessité d'un livre sur le *savoir faire* ; j'ai donné les règles essentielles de cet art : après avoir rappelé et examiné en détail les différentes vertus et qualités qui sont spécialement nécessaires à un médecin, et quelques-uns des vices qu'il lui importe le plus d'éviter, je l'ai fait auteur, et je me suis occupé successivement des avantages et des inconvéniens de l'érudition, des Sociétés de Médecine, des points de contact de la Médecine et de la Philosophie, des moyens d'obtenir la confiance des malades, de l'art de les interroger, des devoirs des médecins envers les mourans, etc. (*Voy. Diction. des Sciences Médicales, tome* 30).

Associé aux travaux des auteurs du Dictionnaire des Sciences Médicales, je ne me suis point dissimulé quels dangers environnaient cet honneur. L'éditeur, en me confiant un grand nombre d'importans articles pour cette Encyclopédie, monument immortel qu'élève avec tant de gloire et de succès l'élite des médecins de la capitale, m'a ouvert une carrière brillante, mais hérissée d'écueils. L'indulgence avec laquelle les journalistes rendirent compte de mes premières dissertations, fortifia mon zèle, sans me faire oublier combien mon nom est déplacé parmi ceux de mes illustres collaborateurs, MM. les barons Boyer, Percy, Cuvier ; les chevaliers Alibert, Richerand, Chaussier, Pinel, et autres savans qui, tous, jouissent d'une célébrité européenne.

accorde moins facilement sa confiance aux médecins célibataires, qu'à ceux qui sont liés par les nœuds de l'hyménée. Hoffmann prescrit le mariage à ceux qui exercent l'art de guérir. Le mariage donne au jeune médecin plus de consistance, plus de maturité aux yeux du public; il lui fait pardonner son âge, et lui gagne la confiance de beaucoup d'époux et de mères de famille, qui, s'il était célibataire, refuseraient ses soins.

A mon avis, l'hymen et ses liens
Sont les plus grands ou des maux ou des biens.
Point de milieu : l'état du mariage
Est des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des esprits et des cœurs,
Des sentimens, des goûts et des humeurs,
Serre ces nœuds tissus par la nature,
Que l'amour forme, et que l'honneur épure.

Volt.

Si les fonctions du médecin l'exposent chaque jour aux dédains de l'ignorance, aux outrages des calomniateurs, à l'oubli de l'ingrat; s'il est assez malheureux pour voir une réputation qu'il a acquise par tant de veilles, tant de travaux, dépendre entièrement des caprices de la multitude et des jugemens d'hommes absolument incapables de l'apprécier; si, pour bien remplir les devoirs pénibles qui lui sont imposés, il faut qu'il renonce à tous les plaisirs et surtout à sa liberté, il trouve dans l'exercice de son ministère quelques indemnités qui compensent des inconvéniens si grands et si multipliés. L'estime d'un petit nombre d'hommes judicieux le console, et de la jalousie de ses confrères, et de l'indifférence du vulgaire; la conviction intime que ses malades ont reçu tous les soins que leur état prescrivait, et qu'il était en lui de leur donner, l'élève au-dessus des injustices de la douleur en délire, ou des traits empoisonnés de la malignité, lorsqu'un événement funeste n'a pu être prévenu par les

secours de l'art et les efforts de la nature. Les hommes voudraient que les médecins fussent des dieux, et qu'à l'exemple d'Esculape, ils eussent le pouvoir de rappeler les morts à la vie. Lorsqu'un médecin parvient à sauver un malade d'un danger imminent, lorsqu'il conduit enfin à une convalescence assurée un infortuné qu'il a soumis à une opération cruelle, le succès de ses soins le rend heureux; celui qu'il a sauvé devient son ami, son frère; le changement le plus avantageux dans sa fortune ne lui causerait point une joie aussi vive que celle qu'il éprouve alors.

De toutes les sciences, la plus utile, la plus belle est celle qui enseigne à guérir les nombreuses maladies qui affligent l'espèce humaine; il n'est pas de plus noble ministère que celui du médecin, et ses fonctions sublimes lui méritent l'application de ces belles paroles de Cicéron : *Homines ad deos nullâ re propiùs accedunt quàm salutem hominibus dando.*

LYON, IMPRIMERIE DE BALLANCHE.